Aspects de la voix du locuteur à l'intérieur du sens

Aspects of the speaker's voice inside meaning

Laurent Perrin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/936>

DOI : 10.4000/praxematique.936

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 2 décembre 2007

Pagination : 79-102

ISBN : 978-2-84269-863-8.

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Laurent Perrin, « Aspects de la voix du locuteur à l'intérieur du sens », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 49 | 2007, mis en ligne le 01 janvier 2013, consulté le 07 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/936> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.936>

cahiers de **praxématique**

À la recherche des voix du dialogisme

Jeanne-Marie BARBÉRIS
Melissa BARKAT-DEFRADAS
Roxane BERTRAND
Jacques BRES
Françoise DUFOUR
Gabrielle KONOPCZYNSKI
Claire MAURY-ROUAN
Aleksandra NOWAKOWSKA
Laurent PERRIN
Cyril TRIMAILLE
Bertrand VERINE
Robert VION

**À la recherche
des voix du dialogisme**

Aspects de la voix du locuteur à l'intérieur du sens

Outre son sens premier appliqué la phonation (*une voix grave, donner de la voix, parler de vive voix*), la notion de *voix* possède diverses acceptions métonymiques plus abstraites (*la voix du peuple, avoir voix au chapitre*), notamment au sens grammatical (lorsqu'on parle de *phrases à la voix active ou passive*). On la retrouve dans la morphologie de nombreux lexèmes ayant trait à la phonation (*vocalise, voyelle, vociférer*) et plus généralement à la parole (*évoquer, convoquer, avouer, avocat*), ou à n'importe quel aspect du langage (*vocabulaire, équivoque, vocatif*). Dans le cadre des approches dites dialogiques ou polyphoniques du sens, la notion de *voix* désigne différents rôles associés à la parole, à l'énonciation, à la prise en charge des contenus qui s'y rapportent. Cette notion peut évidemment être élaborée de façon plus ou moins restrictive d'une théorie à l'autre, jusqu'à se confondre avec celle, moins concrète, de *point de vue*.

Afin de la rendre plus opérationnelle, nous ferons l'hypothèse que la notion de *voix* ne doit pas se confondre avec celle de *point de vue*, qui concerne un autre niveau de subjectivité à l'intérieur du sens. Telle qu'elle sera élaborée dans cette étude, la notion de *voix* s'appliquera exclusivement à une forme de subjectivité associée à la prise en charge des mots et des phrases, de leurs propriétés formelles et notamment stylistiques, plutôt qu'à la subjectivité des points de vue associés à la prise en charge de contenus et autres effets propositionnels (Perrin, 2006). Que la *voix* ait vocation (sic) à exprimer au moins un point de vue relatif à un contenu, cela est une chose, mais il n'en reste pas moins que ce dernier ne se rattache au mieux que très indirectement à la *voix* dont il procède, par le truchement d'une interprétation (véridictionnelle ou autre) susceptible d'être reformulée dans les termes d'une autre *voix*. Un point de vue peut en outre être dépourvu de *voix*

lorsque le contenu qui s'y rapporte est implicite, établi par inférence contextuelle. Parler de voix implicite en revanche n'aurait ici aucun sens. La voix en effet a trait à la matérialité du langage, à l'expérience sensorielle en quoi consiste sa pratique à travers l'usage des mots et des phrases (Auchlin 2003, Auchlin & al. 2004), même si elle n'est pas étrangère au sens et aux conventions linguistiques.

L'objectif de cette étude est d'aborder trois ensembles de faits associés à la voix à l'intérieur du sens, aux propriétés sémantico-pragmatiques qui s'y rapportent. La voix est un rôle énonciatif dévolu au *locuteur* en tant que responsable de l'énonciation des mots et des phrases. Nous observerons, dans la première partie de cette étude, que ce dernier ne coïncide en soi ni avec le sujet parlant réel, ni avec l'être du monde auquel on réfère en parlant de soi dans un discours. Différents jeux énonciatifs fondés sur une incarnation plus ou moins fictive de la voix seront examinés à cet effet. Nous nous intéresserons ensuite à deux ensembles de faits apparentés, où la forme de l'énonciation effective fait écho à une voix étrangère associée à une énonciation distincte à laquelle elle ressemble. La deuxième partie de cette étude examine diverses formes d'écho à une voix qui n'est que l'objet de référence de ce qui est communiqué dans l'énonciation effective. Apparentés à la citation directe, les faits en question consistent à désactiver la voix, à la dissocier de l'énonciation effective, afin de l'associer à ce qui est représenté. La troisième partie prend en compte diverses formes d'écho consistant à parler par la voix d'un autre locuteur. Cette dernière partie concerne un ensemble de faits intertextuels dont relève notamment le sens des proverbes et autres locutions plus ou moins figées, le sens aussi des expressions lexicales émergentes, non encore entièrement établies dans le lexique.

1. Jeux de voix et fiction énonciative

La notion de *voix* implique un rôle de sujet dévolu au *locuteur en tant que tel* (au sens de Ducrot, 1984), le responsable de l'acte locutoire en quoi consiste l'emploi des signes à l'intérieur du sens, celui qui assume l'énonciation des mots, expressions, phrases et autres propriétés formelles (suprasegmentales, prosodiques, mimo-gestuelles) à l'intérieur du message verbal. La notion de *voix* s'applique à une représentation sémantico-pragmatique de la dimension *locutoire* du langage,

représentation qui ne correspond en soi ni à ce qui est dit, ni à l'activité orale ou scripturale en quoi consiste sa production réelle, mais à la simple présence, à l'existence matérielle des mots et des phrases. Ces derniers délivrent une image virtuelle de celui qui en fait usage, de leur énonciation, image que nous assimilerons à une voix susceptible d'être activée dans la communication ou l'interprétation à différents niveaux, imputée à différents individus, assortie de différentes propriétés contextuelles.

Tous les mots ou expressions, phrases impliquent une voix qui les énonce, mais tous ne sont pas à égalité de contribution à cet égard. La voix correspond à un ensemble d'effets pragmatiques susceptibles d'être plus ou moins codés linguistiquement dans le sens même des expressions. Certaines d'entre elles sont même exclusivement consacrées à l'encodage de tel ou tel aspect de la voix. C'est le cas notamment des *embrayeurs* de l'appareil formel de l'énonciation de Benveniste (1966a). Ainsi les pronoms de première personne attestent-ils conventionnellement, en vertu de leur présence matérielle, de l'existence virtuelle de celui qui en fait usage, d'un locuteur responsable de leur énonciation (« est ego celui qui dit *ego* » relève à ce sujet Benveniste). Tandis que ceux de seconde personne attestent de l'existence de celui à qui le locuteur s'adresse ; les démonstratifs de la présence de tel ou tel élément que le locuteur désigne ; les déictiques et temps verbaux d'une occupation de l'espace et du temps. Plus généralement encore, l'ensemble des expressions associées au *modus* de Bally (1932) n'ont pas d'autre fonction que d'attester par la voix de telle ou telle propriété de leur énonciation. Le recours à une expression performative ou modale, par exemple, tout comme à un adverbe de phrase, à une interjection, à toute formule énonciative, atteste de la réalisation de tel ou tel type d'acte illocutoire, de tel ou tel état psychologique du locuteur.

Les propriétés de la voix peuvent être plus ou moins codées, assimilées aux instructions linguistiques de la langue, mais elles ne sont jamais conceptuelles et propositionnelles. La voix relève de ce qui est *montré* plutôt que de ce qui est dit, représenté véri-conditionnellement à l'intérieur du sens (Perrin, 2008). Une expression performative comme *J'affirme que*, par exemple, dans ses emplois performatifs, ne réalise pas un acte d'affirmation par le fait de dire qu'on affirme (comme on pourrait le croire au vu de son sens descriptif), mais par

le simple fait d'être énoncée, de sa présence matérielle dans le cadre de la phrase. Certains mots ou expressions peuvent même être tout à fait dépourvus de force descriptive, intégralement consacrés à l'incarnation de la voix. Ainsi dans l'exemple suivant, le locuteur *dit* que c'est terminé, que la loi sur la protection des non-fumeurs est en place, que les critiques à l'encontre des fumeurs vont donc pouvoir prendre fin, mais il *ne dit pas*, c'est-à-dire n'affirme pas, ne décrit pas qu'il en éprouve du soulagement ; il le *montre* à travers l'énonciation de formules conventionnellement associées à l'expression du soulagement :

- (1) **Ouf!** C'est **enfin** terminé. La première étape de protection contre le tabagisme passif est en place. **Tant mieux**, n'en parlons plus! La déferlante médiatique, l'assaut des hygiénistes et le haro des anti-fumeurs vont **enfin** s'arrêter. **Oui**, nous avons **bien** dit les anti-fumeurs. Il n'aura échappé à personne que [...] [*Libération*, 2-2-07]

Les formules *ouf!*, *enfin*, *tant mieux* ne sont que le symptôme d'une forme de soulagement suscitée par une inquiétude (*ouf*), une impatience (*enfin*) ou une déconvenue préalable du locuteur (*tant mieux*) ; elles sont un indice de ce soulagement, de même que les formules *oui*, *bien*, sont ici les indices d'une confirmation que manifeste le locuteur en vue de répondre à un doute supposé de son destinataire. Plutôt que des signes conceptuels ou dénotatifs consistant à décrire, à dénoter ce à quoi ils réfèrent (des *symboles*, au sens de Peirce, 1955), les formules sont des *indices* ou *symptôme* de telle ou telle propriété de leur énonciation. Au-delà des formules énonciatives spécialisées, un très grand nombre de formulations, par ailleurs descriptivement actives, contribuent néanmoins accessoirement, à côté de leur sens descriptif, à produire certains effets de voix, à manifester certains aspects de la voix de celui qui en fait usage. Ainsi dans l'exemple précédent, le choix notamment de qualifier les adversaires du tabac d'*hygiénistes* ou même d'*anti-fumeurs* (choix sur lequel le locuteur revient d'ailleurs ensuite explicitement pour en renforcer les effets), ne consiste pas simplement à décrire les adversaires du tabac, les partisans de l'interdiction de fumer dans les lieux publics. L'hostilité du locuteur à leur endroit ne tient pas à ce que ces expressions décrivent, mais à ce que leur présence matérielle à l'intérieur de la phrase manifeste symptomatiquement à propos de leur énonciation. Outre leur force descriptive exprimant un contenu selon un certain point de vue, ces expressions encodent certaines propriétés

de la voix de celui qui en fait usage. Tout ce qui échappe au contenu des termes, à leur dénotation, que l'on parle à ce sujet de *connotation*, de *couleur* des mots, de *style*, émane de la voix du locuteur à l'intérieur du sens.

Tel que défini dans cette étude, le locuteur *comme tel*, que nous associons à la voix, n'est donc jamais pris pour objet de ce qui est dit, représenté propositionnellement comme le responsable de l'énonciation. Dans l'exemple précédent, le locuteur comme tel n'est pas celui dont il est précisé qu'il vient de faire usage de l'expression *les anti-fumeurs*, l'être du monde auquel l'énoncé réfère, mais tout simplement le rôle énonciatif associé à cet usage (même si les deux coïncident en l'occurrence). Et de même, l'exemple ci-dessous fait coïncider deux représentations sémantiques distinctes, associées respectivement au locuteur comme être du monde et à la voix du locuteur comme tel :

- (2) En tant qu'Israélien, fils de juifs qui se sont vu dénier, au xx^e siècle, le droit de citoyenneté au motif de leur origine, comment ne pas s'effrayer de la perspective d'un état juif « purifié » ! Il y a donc urgence à mettre fin à l'occupation et au cortège d'actes meurtriers qu'elle nourrit, mais aussi à vacciner l'Etat d'Israël contre le virus raciste qui menace de le contaminer ! [Shlomo Sand, *Le Monde*, 14-4-06]

Le locuteur comme tel n'est pas celui qui est alors présenté comme Israélien, fils de juifs, mais celui qui dit qu'il l'est, et qui ce faisant prend en charge l'énonciation notamment de l'expression *fils de juifs*, qui parle de *vacciner l'Etat d'Israël contre le virus raciste* ; celui aussi qui s'exclame en questionnant : *Comment ne pas s'effrayer... ?* L'intérêt de cet exemple tient alors précisément à l'association de ces deux représentations, respectivement référentielle et vocale, du locuteur comme être du monde et du locuteur comme tel. C'est en tant qu'Israélien fils de juifs, que le locuteur prend ici la parole. Il s'agit alors d'appeler en renfort l'être du monde en parlant de soi, en déclinant même son état civil, afin de renforcer le pouvoir de conviction susceptible d'être associé à la voix du locuteur comme tel. Ce renfort de l'être du monde à la voix peut d'ailleurs être différé dans certains cas, comme dans l'exemple suivant, qui consiste à faire évoluer dans le temps la voix de la locutrice comme telle d'un énoncé à l'autre (par le moyen des formules performatives soulignées en gras), ceci sous l'influence

de considérations relatives aux opinions de l'être du monde auquel l'énoncé réfère :

- (3) **J'hésite** [à basculer dans l'anti-américanisme]. Faudra-t-il désespérer « des Américains » si leur président parvient à garder son poste ? Faudra-t-il les rendre responsables de la gabegie politique où nous sommes entraînés s'ils en réélisent le fauteur ? **J'avoue** qu'une telle reconversion me coûterait. La pression s'accroît pour que je me prépare à faire le pas, mais **j'hésite**. [...] surtout pour quelqu'un comme moi, du genre démocrate [...] J'ai mes opinions, que je voudrais voir partagées largement, mais je suis préparée à la défaite. [...] La coterie qui démontre son incompetence à la Maison-Blanche n'a plus de politique pour l'organisation du monde. L'anti-américanisme ne la remplacerait pas. Il n'y a donc plus à hésiter, **j'y renonce** définitivement. [*Le Temps*, 2-6-04]

Dans le cadre d'un énoncé comme *J'avoue qu'une telle reconversion me coûterait*, par exemple, le contenu selon lequel la reconversion dont il est question a un prix pour la locutrice en tant qu'être du monde, le point de vue qui s'y rapporte, ne se confond pas avec l'information associé à la voix de la locutrice comme telle, fondée sur l'usage de la formule performative *j'avoue que*. Par son recours à diverses formules comme *j'hésite*, *j'avoue*, *j'y renonce*, la locutrice n'affirme pas, c'est-à-dire ne représente pas propositionnellement le fait qu'elle hésite, avoue ses réticences ou renonce à condamner les Américains ; elle le fait, comme aurait dit Austin (1962), elle accomplit un acte d'hésitation, d'aveu, et finalement de renoncement. Dans le cas de cet exemple, ce qui est précisé de la locutrice en tant qu'être du monde (présentée comme une démocrate, préparée à la défaite de ses opinions) ne s'accorde pas d'entrée de jeu à ce que manifeste la voix de la locutrice comme telle. Le jeu de la voix consiste d'abord à différer l'adhésion de la locutrice comme telle aux opinions de l'être du monde, afin de donner d'autant plus de force au fusionnement de ces instances dans la consécution finale (*il n'y a donc plus à hésiter, j'y renonce définitivement*).

Autrement dit, les hésitations, l'aveu, le renoncement de la voix dans les formules *j'hésite*, *j'avoue*, *j'y renonce*, ne sont ici que des postures énonciatives exploitées rhétoriquement, qui n'ont pas nécessairement de contrepartie référentielle au niveau des états d'âme que l'on prête à la journaliste. Personne ne comprend en effet que cette dernière évo-

lue de fait, par la force de ses propres arguments et dans le temps réel de l'énonciation de l'article — temps qui n'a d'ailleurs tout bonnement pas d'existence matérielle à l'écrit¹ — d'une posture d'hésitation à une posture de renoncement à la condamnation dont il est question. Une part significative de ce qui a trait à la voix, dans cet exemple, est fictive, assimilée à un jeu rhétorique. Tout comme dans l'exemple ci-dessous, la seconde personne, le tutoiement, le style oralisé, familier (assorti de phrases clivées, d'abréviations, d'une onomatopée) impliquent une voix qui semble émaner d'une conversation fictive, plutôt que de la chronique journalistique que le lecteur a sous les yeux. Ici encore, la voix n'est qu'un jeu rhétorique dans un premier temps, avant que le discours ne revienne progressivement à des formulations plus transparentes, mieux adaptées à l'interaction réelle :

- (4) **C'est bonnard. T'es une vedette de cinéma, d'Hollywood, tu te présentes à l'élection de gouverneur en Californie. Pof! t'es élu.** C'est ce qui est arrivé à Schwarzenegger et vous savez quoi ? Il tient des vies d'hommes dans ses mains, maintenant, Schwarzenegger. Après l'illusion, la chair et le sang. Le premier condamné à qui il pouvait accorder la grâce, qu'il lui a refusée, sera exécuté le 10 février. [*Le Nouvel Observateur*, 5/11-2-04]

Et de même en (5), à travers un effet de style liturgique cette fois, le jeu de la voix met ponctuellement en scène un dévot en prière :

- (5) Le fiasco des référendums organisé en France comme aux Pays-Bas sur la Constitution européenne montre, hélas, que **nos Saint-Pères fondateurs (bénédict soient leurs noms)** ont eu tort de se fier aux Etats-nations pour construire l'Europe, et que leurs héritiers ont eu tout aussi tort de miser, pour ce faire, sur les lois du marché. [*Libération*, 9-5-06]

Nombre d'exemples différents pourraient être évoqués pour rendre compte des jeux rhétoriques fondés sur l'autonomie, la nature plus ou moins fictive de la voix du locuteur comme tel à l'intérieur du sens, tant à l'égard de l'être du monde auquel réfère parfois le contenu de l'énoncé, que de l'énonciation réelle et du sujet parlant. Ainsi s'il est

1. Le temps de l'énonciation, repère central de la deixis selon Benveniste, relève en effet constitutivement d'une forme de fiction à l'écrit, d'une voix partiellement dépourvue de contrepartie réelle, tant au niveau de la rédaction du discours qu'à celui de la lecture.

écrit, par exemple, *Secouez-moi!* ou *Je me bois frais* sur une bouteille de jus de fruit, l'on n'éprouve alors aucune difficulté à *entendre* la voix fictive de la bouteille, à lui attribuer le rôle de locutrice à l'intérieur du sens, ceci sans bien sûr la confondre ni avec l'objet ordinaire auquel l'énoncé réfère (la bouteille qu'il s'agit de secouer et de boire), ni bien sûr avec l'annonceur assurant la promotion de son produit. Dans l'exemple ci-dessous, à nouveau tiré de la presse écrite, la voix du locuteur est intégralement fictive :

- (6) Cher Père Noël, vous ne me la ferez pas ! D'abord je sais qu'il est inutile de vous écrire à cette adresse du pôle Nord au nom imprononçable. Cela fait plusieurs années que vous avez transféré l'essentiel de vos halles de stockage du côté de Shanghai. Ensuite je vous ai démasqué. La houppelande et la fausse barbe vous faisant suer, je sais qu'il vous arrive, facétieux, d'apparaître sous d'autres identités et des habits plus banals. Mais cette année, avoir choisi Nicolas Negroponte, patron du M.I.T., c'est un peu gros, non ? [*Le Temps*, 19-12-05]

La différence avec les exemples précédents tient au fait que la fiction de la voix a une portée macrostructurale en (6), ce qui engendre une forme de prosopopée (Fontanier, 1977, 404, Molinié, 1992, 280) consistant à faire parler un enfant écrivant au Père Noël. Au-delà de ce qui oppose entre eux ces différents exemples, tous ont en commun de jouer sur l'autonomie et le caractère fictif de la voix du locuteur à l'intérieur du sens.

Dans un tout autre registre et genre de discours, la fiction narrative dans le récit littéraire tient à un jeu analogue. On sait l'importance de ce qui concerne, en narratologie, la distinction entre l'écrivain, c'est-à-dire *l'auteur* qui invente, établit les éléments de l'histoire, et *le narrateur* qui raconte, prend en charge le récit. Cette opposition tient au fait que le récit littéraire instaure le caractère fictif, non seulement de l'histoire relatée, des personnages et des actions, mais bel et bien du récit lui-même, des opérations énonciatives consistant à dire, à relater ce qui est censé avoir eu lieu. L'auteur d'un roman, dont le nom est écrit sur la couverture du livre, ne se confond ainsi ni avec les personnages fictifs auxquels il réfère, ni avec l'instance qui énonce et assume le récit, qui elle aussi appartient à la fiction. Plutôt que de consister simplement à relater une histoire fictive, une suite d'événements imaginaires, le récit

littéraire consiste en fait à mettre en scène, à jouer un récit et donc un narrateur fictif relatant une histoire vécue¹.

2. Écho référentiel à la voix

Indépendamment de ces différents jeux fondés sur la nature plus ou moins fictive de la voix du locuteur à l'intérieur du sens, cette dernière permet en outre de faire écho à une ou d'autres voix étrangères, associées à d'autres situations d'énonciations que l'interprète a en mémoire ou reconstitue mentalement. Par le biais d'une relation de ressemblance formelle à l'égard d'autres discours auxquels il fait écho, le discours les rejoue alors mimétiquement, ce qui produit certains effets de dédoublement, parfois d'hybridation de la voix du locuteur à l'intérieur du sens. En termes peirciens, cela revient à dire que les formules et autres propriétés vocales fonctionnent comme autant de signes iconiques incarnant une voix étrangère à l'énonciation effective.

Deux cas peuvent se présenter, que nous aborderons successivement dans cette étude, selon que la voix du locuteur comme tel, à laquelle l'expression fait désormais écho, se trouve désactivée, dissociée de l'énonciation effective, réduite à un simple objet de référence de ce qui est communiqué, ou que la voix en question s'associe alors au contraire à celle du locuteur effectif, que les deux s'expriment d'une même voix. Le premier cas envisagé, que nous qualifierons d'écho *référentiel* à la voix, sera discuté dans un premier temps. Le second cas, qui tient à une forme d'écho que nous dirons *modal* à la voix, sera abordé dans la troisième partie de cette étude.

1. Plutôt que de consister à assumer la fausseté, le caractère imaginaire de ce qui est dit, la fiction consiste à feindre de dire le vrai, à jouer la sincérité, dans le cadre de l'approche *énonciative* adoptée. À l'opposé d'un mode de discours ordinaire ou *sérieux* (au sens de Clark et Gerrig, 1990), fondé sur son adéquation à une situation de communication réelle, la fiction relève d'un mode de discours ludique, c'est-à-dire *non sérieux*, consistant à jouer un rôle ou différents rôles énonciatifs. Ce jeu correspond à ce que Maingueneau (1998, 71-76, 1999) analyse comme une forme de désolidarisation de la *scénographie* du texte instituée par l'énonciation en soi, c'est-à-dire la voix, de ses *scènes englobante* et *générique* impliquant le sujet parlant et la situation réelle. Le jeu en question concerne aussi bien la fiction littéraire que ce qui se produit à différents degrés dans nos précédents exemples.

La plupart des citations et autres espèces de mentions, notamment le discours rapporté au style direct, relèvent du premier cas envisagé. Contrairement à ce que l'on a pu observer dans la première partie, ici le décalage entre voix et situation ne repose pas sur une forme de fiction énonciative associée à un jeu rhétorique. Dans le cadre d'une citation directe, le décalage en question tient au fait que les séquences citées ne sont que l'objet de référence de ce qui est communiqué. Ce qui caractérise les citations directes tient essentiellement au fait que la voix s'accorde à un locuteur associé à une situation d'énonciation que nous dirons *référentielle* (ou *référéncée*), plutôt qu'à leur situation d'énonciation effective. La voix du locuteur en tant que tel relève alors d'un discours objet, objectivé au plan référentiel, et ainsi désactivé de l'énonciation effective. C'est le cas des séquences en gras dans l'exemple ci-dessous, qui incarnent la voix de M. Perrenoud, journaliste, dans le cadre d'un courrier de lecteur :

- (7) M. Perrenoud, dans son article du 18 septembre, fustige l'arrogance du « **sens commun** » et le compromis dans le système d'éducation. Il **doute** que les députés, voire le peuple, soient suffisamment compétents pour choisir un système d'éducation. On se demande bien où est l'arrogance ! On se croirait retourné au siècle des despotes éclairés. **Je suis un expert, donc je sais ce qui est bon pour vous !** [*Le Temps*, courrier des lecteurs, 21-9-06]

Les guillemets indiquent notamment que l'expression *le sens commun* n'implique en rien la voix du locuteur effectif identifié au sujet parlant rédacteur du courrier que l'on a sous les yeux, mais bien celle du locuteur auquel ce courrier réfère, à savoir le journaliste interpellé. Très généralement, le rôle des guillemets peut être analysé comme une instruction de déconnecter de l'énonciation effective la voix associée à l'expression qu'ils intègrent, de mettre cette dernière au compte d'un locuteur de second niveau, responsable d'une énonciation référéncée. Les guillemets manifestent alors ostensiblement l'intention du locuteur citant de concéder sa voix à un locuteur cité. La mise entre guillemets de n'importe quelle expression (à l'oral son accentuation prosodique appropriée) permet ainsi de dissocier de l'énonciation effective la voix du locuteur comme tel à l'intérieur du sens.

Les guillemets ne s'imposent à cet effet que lorsque l'expression ne recèle pas en soi la faculté de faire écho à une voix étrangère.

Ainsi dans l'exemple précédent, de par sa force délocutive en vertu de laquelle il ne signifie pas *douter*, mais quelque chose comme *dire* « *je doute* » (Benveniste, 1966b, Anscombe, 1985, Perrin, 2007), le verbe *douter* n'a nul besoin d'être mis entre guillemets pour faire écho à la voix du locuteur cité. L'ajout de guillemets ne ferait alors que souligner les effets citatifs associés à l'emploi du verbe, sans modifier son interprétation. Et de même en ce qui concerne la dernière séquence de (7), en raison cette fois de l'usage des pronoms de première et deuxième personne. À la troisième personne, cette séquence ne ferait qu'exprimer un contenu susceptible d'être indirectement identifié au point de vue des despotes éclairés ou de M. Perrenoud. Grâce aux pronoms, la séquence en question fait entendre leurs voix au style direct, comme si ces derniers s'exprimaient directement dans le discours du locuteur effectif. C'est le cas également des séquences en gras ci-dessous, en vertu notamment de la formule d'adresse en vigueur entre communistes, plus bas du registre vulgaire et ensuite imagé associé à l'expression du point de vue des dirigeants laotiens :

- (8) [En Chine] L'exécution par armes à feu a été remplacée par l'injection. Ce serait plus humain paraît-il. Ce doit être plutôt que des organes vendables étaient détériorés par les balles. **Du gâchis, camarades, du gâchis.**

[Au Laos] Une vraie providence ce général-là. Encore quinze ans, a-t-il déclaré, et le Laos sera sorti de la pauvreté. En attendant, question pauvreté, malgré la collectivisation forcée et la rééducation des intellectuels **et autres cons qui se croient intelligents**, la République Démocratique et Populaire (sic) du Laos **brille au firmament** des pays sous-développés. [*Le Nouvel Observateur*, 8/14-12-05, Les lundis de Delfeil de Ton]

Au-delà des formes personnelles, marques déictiques et autres formules énonciatives qui lui sont consacrées, le seul fait d'avoir recours à un registre vulgaire ou imagé, lorsqu'il ne s'accorde pas à l'énonciation effective, suffit à faire résonner une voix étrangère à laquelle l'énonciation effective réfère ; *a fortiori* donc s'il s'agit de marques déictiques ou de formules énonciatives. L'écho peut même porter alors simultanément sur plusieurs cibles distinctes ; dans l'exemple suivant la voix fait écho simultanément aux remontrances de Marine Le Pen à son père ainsi qu'à une chanson :

- (9) Elle tance son père, c'est peut-être la première fois. Il y a de quoi. Avec ses manies, il vient de gâcher deux ans d'un travail d'image et de ravaudage. Confier à un hebdomadaire fasciste que l'occupation nazie n'avait pas été « spécialement inhumaine » ! Conter une histoire de gentils agents de la Gestapo ! Mettre en cause le martyr d'Oradour-sur-Glane, ce lieu sacré de la mémoire française ! Pour une bourde, c'en est une ! **Papa, t'es plus dans l'coup !** Jean-Marie Le Pen tente de calmer sa fille. [*Le Nouvel Observateur*, 20/26-1-05]

L'interpellation (*Papa, t'es plus dans l'coup !*), c'est-à-dire notamment le recours à la deuxième personne, au tutoiement, à la formule *papa*, a pour effet de désolidariser le locuteur effectif, identifié au journaliste, de la voix de la locutrice en tant que telle, identifiée à Marine Le Pen. L'écho à la voix de cette dernière contamine dès lors rétroactivement le discours tenu précédemment, dont les effets de voix étaient initialement moins marqués. Sous l'effet de cette lecture rétroactive, le locuteur effectif se désolidarise de la voix de la locutrice comme telle, identifiée désormais à un simple objet de référence de ce qui est communiqué (nous y reviendrons).

Il faut distinguer scrupuleusement ces formes d'écho à la voix (soulignées en gras dans les exemples précédents), de l'expression d'un simple point de vue d'autrui associé à un contenu (Rabatel, 1998, Perrin, 2006). En (8), par exemple, *paraît-il* (assorti du conditionnel épistémique) ne qualifie pas la voix, mais le point de vue d'autrui selon lequel il serait plus humain d'exécuter par injection les condamnés à mort ; la voix des Chinois n'intervient ostensiblement que dans les séquences en gras. Et de même en (9), l'expression du point de vue associé aux reproches de Marine Le Pen à son père à la troisième personne (*Avec ses manies, il vient de gâcher deux ans d'un travail d'image et de ravaudage*) précède la voix qui s'y rapporte à la deuxième personne (***Papa, t'es plus dans l'coup***). Dans les exemples suivants, les séquences soulignées ne reproduisent que le point de vue de l'ennemi irakien dans les propos de Ronald Rumsfeld en (10), l'opinion que Marc Dutroux a de lui-même en (11) :

- (10) Le problème, dans un contexte de lutte contre des extrémistes, c'est que plus vous augmentez la présence des forces armées, plus cela alimente les mensonges de l'adversaire : **vous êtes là pour faire main basse sur son pétrole, pour occuper sa nation ; vous êtes contre l'islam, et non contre**

des extrémistes violents. [Donald Rumsfeld, conférence de presse, 4-1-2007]

- (11) **Marc Dutroux le gentil, le sauveur, le philanthrope, le philosophe, le scrupuleux, la victime, le repentant.** Tel est le portrait ahurissant que l'accusé le plus honni de Belgique a dressé de lui-même durant son premier interrogatoire devant la Cour d'assises d'Arlon. [*Le Temps*, 4-3-04]

Seul le contenu que les mots expriment, le point de vue qui s'y rapporte, peut être imputé à autrui dans ces deux exemples. Le choix des mots et formes linguistiques associés à la voix — dont relève notamment l'usage de la troisième personne assorti de l'emploi générique des *vous* en (10), de l'usage du nom propre en (11) — incombe alors au locuteur effectif. Un recours aux pronoms de première et deuxième personnes en revanche (*Vous êtes là pour faire main basse sur notre pétrole, Je suis un gentil, un sauveur, un philanthrope*) aurait fait émerger la voix des Irakiens et de Marc Dutroux. Ces derniers exemples font apparaître que si toute forme d'écho à une voix implique une altérité de point de vue, l'inverse n'est pas vrai. De même que la voix du locuteur effectif peut être plus ou moins marquée à l'intérieur du sens, jusqu'à s'effacer totalement lorsque le sens est purement propositionnel, le langage permet d'exprimer un contenu associé à un point de vue d'autrui sans pour autant faire entendre sa voix. Pour être ainsi dissociés de la voix dont ils émanent, les mots doivent être totalement transparents à l'intérieur du sens.

On peut mesurer ce qui oppose la voix au point de vue par le test de l'enchâssement au style indirect, censé neutraliser la voix dans la phrase complétive, purifier la force descriptive de l'expression en quelque sorte (Banfield, 1982). Ainsi les formulations du type : **Les Chinois disent que (c'est) du gâchis, camarade...*, **Marine Le Pen dit que papa t'es plus dans l'coup* sont proscrites dans les pratiques scolaires de l'écrit. Tout ce qui a trait à la voix du discours rapporté est réputé être filtré au style indirect. Seul un point de vue relatif à un contenu peut être en principe enchâssé, purgé de tout ce qui a trait à la voix. En (10) et (11), les séquences en gras peuvent sans autre être enchâssées (*L'adversaire prétend que vous êtes là pour faire main basse sur son pétrole, Marc Dutroux dit qu'il est le gentil, le sauveur...*), ce qui n'est pas le cas de la formule *Juré!* dans l'exemple ci-dessous (**Il a dit que Juré! Saint-Paul ne prendrait pas...* serait alors inacceptable) :

- (12) [Selon] Gérard Saint-Paul, directeur général délégué à l'information : « France 24 ce n'est pas la voix de la France, c'est un regard français. » Allons bon. « Un regard français, explicite-t-il, c'est un peu moins manichéen que le regard américain de CNN, c'est un peu plus de dialogue, il s'agit d'élargir la focale, de faire passer quelques valeurs françaises, le respect, la tolérance, qui sont celles de la République quand elles sont bien appliquées. » Rien que ça. Et **juré**, Saint-Paul ne prendra pas ses ordres à l'Élysée ou au Quai d'Orsay. [*Libération*, 6-12-06]

Après avoir rapporté et commenté ironiquement ses propos, le journaliste fait encore parler Saint-Paul, il fait à nouveau résonner sa voix dans la formule *Juré!*¹, avant de reprendre finalement la parole dans le nom propre et la troisième personne (*Saint-Paul ne prendra pas...*). L'exemple suivant instaure le même genre d'hybridation énonciative dans la séquence soulignée :

- (13) Je suis rapidement arrivé à la conclusion que, comme un très grand nombre de Français, Mitterrand avait été pétainiste et que, comme un très petit nombre de Français, il avait été résistant. Mais c'est un fait qu'il a attendu l'année 1986 pour éclairer ceux auxquels il avait, même par omission, suggéré qu'il n'avait été que le second. **La francisque? Mais oui il l'avait eue**, tout comme son ami — disait-il! — le futur maréchal de Lattre de Tassigny. Cet aveu tardif et désinvolte m'a déconcerté, irrité, attristé. [Jean Daniel, *Le Nouvel Observateur*, 5/11-1-06]

La voix de François Mitterrand résonne alors à l'intérieur d'un énoncé globalement pris en charge par Jean Daniel. Ce dernier se manifeste à travers l'usage de la troisième personne assurant la continuité du récit, tandis que la voix de Mitterrand assume la structure cliivée de la phrase, la force de reprise interro-exclamative qui en découle, l'usage du connecteur et de la formule d'assentiment. En contexte narratif, ce genre d'hybridation de la voix relève du style indirect libre. On a affaire alors à un énoncé que Bakhtine aurait qualifié d'« hybride bivocal » (1978, 175-178), où résonnent à la fois la voix du locuteur responsable de leur énonciation effective et celle d'un autre locuteur auquel il fait écho. Selon Bakhtine, « ce qui fait du style indirect libre une forme spécifique, c'est le fait que le héros et l'auteur s'expriment

1. Bien entendu Saint-paul n'a pas réellement dit « juré ». Le locuteur lui fait ici endosser un discours purement imaginaire, afin de prendre une certaine distance ironique à l'égard de ceux qui jurent facilement sans tenir parole.

conjointement, que, dans les limites d'une seule et même construction linguistique, on entend résonner les accents de deux voix différentes » (1977, 198). Ce genre d'hybridation fondé sur deux voix distinctes, fussent-elles entremêlées syntagmatiquement, ne doit pas se confondre avec les superpositions de voix analysées dans la troisième partie de cette étude.

3. Écho modal à la voix

Les exemples d'échos dont il vient d'être question consistent à dissocier de l'énonciation effective la voix d'un locuteur étranger, assimilée à un simple objet de référence de ce qui est communiqué. Ceux que nous allons examiner désormais s'opposent sur ce point aux précédents. Plutôt que *d'écho référentiel*, nous parlerons alors *d'écho modal à la voix* dans la mesure où cette dernière ne se réduit pas à un simple objet de référence de ce qui est communiqué par le locuteur effectif. La voix d'autrui est alors associée à celle du locuteur effectif ; elle vient en renfort de ce qui est communiqué par le locuteur effectif.

Revenons à ce sujet à notre exemple (9), dont les effets d'écho ne sont pas exclusivement référentiels. On a relevé précédemment que l'interpellation (*Papa, t'es plus dans l'coup*) avait pour effet de désolidariser le locuteur effectif, identifié au journaliste, de la voix de la locutrice en tant que telle à laquelle il réfère, identifiée à Marine Le Pen. La voix de cette dernière, les propos qui s'y rapportent, ne sont que l'objet de référence de ce qui est communiqué par le journaliste au sujet des reproches qu'elle adresse à son père ; tout comme dans un roman, par exemple, les paroles de personnage ne sont ordinairement que l'objet de référence de ce qui est relaté par le narrateur. Or une telle analyse ne rend pas complètement justice à la richesse interprétative de ce passage, tout comme elle ne rend pas toujours forcément justice à celle de certaines séquences narratives romanesques. Car la voix de Marine Le Pen résonne en fait ici d'entrée de jeu, dès l'occurrence de l'expression *avec ses manies* — certes de façon moins marquée que dans l'interpellation finale — tout au long d'un discours qui ne saurait initialement être assimilé à un simple objet de référence des propos tenus par le journaliste. Ainsi la série d'exclamations culminant dans l'énoncé *Pour une bourde, c'en est une !* doit-elle être associée à la voix de Marine Le Pen ou à celle du journaliste ? La question est sans réponse, car les deux

s'expriment ici d'une même voix dans un premier temps, ce qui permet au journaliste de s'exprimer par la voix de Marine le Pen, revenant ainsi personnellement les reproches que cette dernière adresse à son père. Sous l'effet de cette lecture proactive, l'association de voix est même susceptible de contaminer ironiquement jusqu'à l'interpellation qui suit, comme si le journaliste s'adressait alors personnellement à Jean-Marie Le Pen comme à son père.

Ces deux lectures concurrentes de la voix, respectivement référentielle et dissociative d'une part, modale et associative de l'autre, se contredisent, s'excluent réciproquement, mais peuvent néanmoins cohabiter conflictuellement dans le cadre d'une même séquence discursive. Ainsi rien n'interdit de considérer que dans la dernière séquence soulignée en (7), par exemple (*Je suis un expert, donc je sais ce qui est bon pour vous*), le locuteur feint d'assumer personnellement la voix que par ailleurs il prête à M. Perrenoud, ou encore qu'il s'exprime ironiquement par la voix des communistes chinois ou laotiens (8), par celle de Marine le Pen en (9), par celle de Saint-Paul ou de Mitterrand en (12) et (13). Le locuteur et autrui s'expriment alors d'une même voix. L'interprétation référentielle de l'écho ne fait que mettre fin au jeu associatif dans ces exemples, étant donné que l'écho se prête finalement à une interprétation référentielle. Dans les exemples ci-dessous, en revanche, l'écho modal à la voix n'est nullement absorbé par une interprétation référentielle ; à aucun moment le journaliste ne fait référence à la voix à laquelle il fait écho :

- (14) Président **recherche immunité désespérément**. [*Le Monde*, 24-1-05]
- (15) **Chouvenir, chouvenir**. Giscard fête les trente ans de son accession à l'Élysée. [*Libération*, 19-5-04]
- (16) **Ne mets pas tes yeux sur les pubs, tu risques de te faire manipuler très fort**. [Dans le métro, 2007]

En (14), dans le cadre d'un titre d'article de presse consacré aux déboires judiciaires de Jacques Chirac, la voix du locuteur effectif fait écho à un titre de film, « *Recherche Susanne désespérément* ». L'écho modal renvoie même à deux voix étrangères différentes en (15). Dans le cadre d'un article consacré à l'anniversaire des trente ans de l'accession de Valéry Giscard d'Estaing à l'Élysée, la voix du journaliste

fait écho à une chanson d'une part, et d'autre part à la prononciation même de Giscard, dont le chuintement caractéristique est restitué mimétiquement par manipulation graphique. En (16), relevé sur un autocollant dans le métro parisien, la voix du locuteur effectif fait écho à un avertissement officiel de la RATP visant à prévenir le risque que représente, pour les enfants, la fermeture automatique des portes (« *Ne mets pas tes mains sur les portes, tu risques de te faire pincer très fort* »). Dans aucun de ces cas le locuteur effectif ne fait référence à l'énonciation c'est-à-dire à la voix du locuteur en tant que tel à laquelle il fait écho. L'allusion n'est alors nullement référentielle. La forme linguistique de l'énonciation, sa force locutoire, incarne alors à la fois la voix du locuteur effectif et celle d'autrui. La forme de l'énonciation associée à la voix du locuteur en tant que tel a ici une fonction à la fois d'indice et d'icône, pour reprendre la terminologie peircienne. Elle fonctionne simultanément comme l'indice de la voix du locuteur effectif, et comme l'icône d'une ou d'autres voix auxquelles elle ressemble formellement à différents niveaux.

Le procédé en question permet ainsi d'associer à la voix du locuteur effectif diverses informations relatives à d'autres voix liées à d'autres situations d'énonciation. En (15), par exemple, la voix du journaliste hérite à la fois des propriétés joyeuses, du rythme de la chanson, et des postures énonciatives de Giscard. Et de même en (16), la voix hérite des effets infantilisant de l'avertissement de la RATP. Certaines informations relatives au film en (14), à la chanson et à Giscard (à Giscard chantant) en (15), ou encore à l'avertissement de la RATP en (16), sont alors associées à la voix du locuteur effectif à l'intérieur du sens. Tout se passe comme si ces voix prenaient personnellement en charge l'énonciation relative aux déboires judiciaires de Chirac, à l'anniversaire de l'élection de Giscard ou aux dangers de la pub. Comme c'était le cas de différents exemples analysés dans la première partie de cette étude, certaines informations associées à la voix du locuteur peuvent dès lors être perçues comme plus ou moins fictives à l'intérieur du sens. Tout comme en (6), par exemple, la voix de l'enfant s'adressant au Père Noël repose sur une forme de fiction énonciative, désormais la voix du locuteur consiste fictivement à faire s'exprimer le film au sujet des déboires judiciaires de Chirac, à faire annoncer en chanson par Giscard lui-même l'anniversaire de son élection, ou encore à faire s'insur-

ger la RATP contre la pub. La nature fictive de la voix du locuteur à l'intérieur du sens tient alors à une forme d'écho modal à la voix d'un autre locuteur, parfaitement détachée de l'énonciation réelle et du sujet parlant.

Bien entendu la nature fictive de la voix peut ici encore être plus ou moins accentuée, et correspond alors à une exploitation plus ou moins ludique, non sérieuse (au sens de Clark & Gerrig, 1990), d'un procédé qui peut être au contraire tout à fait dépourvu de fiction lorsque la voix à laquelle il est fait écho correspond à un discours susceptible d'être réellement assimilé à celui du locuteur effectif. Ainsi en (9), par exemple, l'écho ne donne lieu initialement à aucune forme de fiction énonciative si l'on considère que la voix du journaliste s'accorde bel et bien à celle de Marine Le Pen (ou l'inverse). Seule une interprétation modale de l'écho associée à l'interpellation qui suit (*Papa, t'es plus dans l'coup !*), impliquant que le journaliste s'adresse alors à Jean-Marie Le Pen comme à son père et en chanson, recèle une dimension fictive¹.

Le procédé en quoi consiste ce genre d'écho modal à la voix d'autrui correspond à un ensemble de faits très diversifiés relevant d'une même forme d'interprétation, à la fois échoïque et modale, iconique et indicielle en termes peirciens, qui s'apparente aux deux ensembles de faits analysés dans les précédentes parties de cette étude. Ce procédé s'applique notamment, dans la presse écrite, à ce que Sophie Moirand (2007, 77-83) analyse comme une forme de « dialogisme intertextuel » impliquant, par exemple, la voix de la science dans les articles de vulgarisation scientifique, jusqu'au dialogisme ou intertexte « à plusieurs voix », aux « constructions plurilogales » et autres « mosaïques de voix » qu'elle décrit. L'ensemble des formes de relations intertextuelles, l'intertextualité que prend pour objet l'analyse de textes littéraires, consiste notamment, pour le narrateur d'un texte donné, à parler par la voix d'un autre narrateur associé à un autre texte auquel son discours ressemble.

1. On peut relever en outre accessoirement que la dimension fictive de la voix ne tient pas dans ce cas, comme en (14) à (16), à une captation de la voix d'autrui par celle du locuteur, à une force attractive consistant à absorber sa voix pour le faire parler à sa place, mais inversement à une force centrifuge consistant à faire parler le locuteur par la voix de Marine Le Pen.

Le procédé en question peut se cantonner, comme le montrent nos précédents exemples, à un niveau purement pragmatique et contextuel, mais il peut aussi relever de contraintes plus ou moins idiomatiques et même codées, linguistiques, à l'intérieur du sens. Ainsi la signification des proverbes, sentences et autres expressions idiomatiques, plutôt que de faire écho à la voix d'un locuteur individuel associée à une énonciation ponctuelle que l'interprète a en mémoire, repose sur une forme d'écho modal à une voix collective relevant d'un ensemble indéterminé d'énonciations antérieures, prises en charge par un *on*-locuteur (Anscombe, 2005, 2006). Lorsque la forme d'un proverbe ou de toute expression figée est fidèlement reproduite, lorsque son énonciation effective ne lui inflige aucune déformation, comme dans l'exemple ci-dessous, l'écho se fonde alors sur une simple identité de forme, sur une voix indifférenciée, commune à son énonciation effective et à l'ensemble de ses énonciations passées, plutôt que sur une ressemblance de voix plus ou moins marquée :

- (17) Cela étant, *qui fait l'ange fait la bête*. La vigilance et la fermeté sont de rigueur. [*Le Temps*, 12-2-06]

La relation de ressemblance confine alors à celle d'identité, pourrait-on dire, si l'on admet que l'identité entre plusieurs occurrences d'une même forme n'est que le terme extrême d'une relation de ressemblance graduelle. La divergence de formes réapparaît d'ailleurs lorsque la phrase proverbiale déforme, détourne un proverbe attesté, afin de l'adapter à sa situation d'énonciation effective, comme dans l'exemple suivant :

- (18) Silvio Berlusconi **aboie**, Romano Prodi **passe** [titre] [*Libération*, 12-4-06]

Plutôt que sur une simple identité de voix, la forme de l'expression joue alors à nouveau sur une relation de ressemblance à l'égard d'une voix collective associée aux multiples énonciations d'un proverbe attesté (*Les chiens aboient, la caravane passe*). Comme c'était le cas précédemment en (14) à (16), la voix du locuteur effectif commentant les élections présidentielles en Italie hérite alors de certaines informations associées aux énonciations antérieures du proverbe, notamment de ce qui a trait à l'impuissance rageuse de Silvio Berlusconi face à l'élection de Romano Prodi. Outre les proverbes, les phrases

sentencieuses non génériques comme *Un ange passe*, *À bon entendeur salut*, *Les carottes sont cuites*, font elles aussi écho à une voix collective, à un *on*-locuteur associé à leurs énonciations passées. À partir d'un certain degré de codage de la phrase idiomatique, dès lors que s'estompe le souvenir d'une situation d'énonciation inaugurale, la voix du *on*-locuteur n'est finalement garante que du sens codé de l'expression selon lequel *Un ange passe* désigne un silence embarrassant entre convives, *À bon entendeur salut* exprime une sorte de mise en garde, tandis que *Les carottes sont cuites* signifie que le mal est fait, qu'il est trop tard pour se tirer d'embarras. Mais lorsque la phrase conserve la mémoire de l'énonciation inaugurale dont elle procède, comme dans l'exemple suivant, le cas est différent :

- (19) Le 16 octobre 2001, le dos au mur, la firme annonce qu'elle déduit un milliard de dollars [...]. En un instant, la confiance de Wall Street et des clients d'Enron s'envole. Le monde extérieur commence seulement à comprendre que **le roi est nu**... [*Le Nouvel Observateur*, 21/27-2-02]

Dans ces conditions, l'énonciation effective, relative à la situation de la firme Enron, hérite des propriétés associées à la voix de l'enfant qui s'écrie « *Il est tout nu* » dans le compte d'Andersen (où le peuple voyait le roi nu sans oser y croire, où la vérité se révèle par la bouche d'un enfant). Plutôt que de parler simplement par la voix d'un *on*-locuteur garant du sens codé de l'expression, comme dans le cas des proverbes et phrases idiomatiques établies, le locuteur effectif s'exprime alors par une voix certes collective, mais où résonne encore celle de l'enfant dans les circonstances du conte dont elle procède. Ce genre d'écho modal à la voix d'un *on*-locuteur caractérise également, à un niveau plus local, l'ensemble des expressions lexicales émergentes (Perrin 2007), notamment certaines locutions plus ou moins figées, avant que celles-ci ne se fondent diachroniquement dans le lexique. En (20) par exemple, l'expression *ami de trente ans* fait écho à une déclaration désabusée de Jacques Chirac à propos d'Edouard Balladur (qui venait de se déclarer candidat à l'élection présidentielle de 2002), en vertu de laquelle elle représente quelque chose comme « faux frère », « ami auquel on ne peut se fier » :

- (20) Bon connaisseur de la méthode Jospin, y compris dans ses défauts répétés, Claude Allègre, **l'ami de trente ans** [...] [*Libération*, 16-4-02]

Loin encore de donner lieu cependant à un nom composé établi signifiant « faux frère » en français courant, l'expression *ami de trente ans* ne peut à ce jour être paraphrasée que par une proposition du type : « ce qu'a laissé ainsi entendre Jacques Chirac à propos d'Edouard Balladur », « ce que depuis lors on a pris l'habitude de qualifier de cette façon ». Et de même en ce qui concerne les expressions lexicales émergentes simples, qui elles aussi font écho aux énonciations figurales dont elles procèdent. Ainsi le mot *éléphant* dans l'exemple ci-dessous, dont le sens métaphorique est en voie de lexicalisation, qualifie alors « ce que l'on a commencé à prendre l'habitude de représenter ainsi métaphoriquement », à savoir les dirigeants socialistes :

- (21) L'irrésistible ascension de Ségolène Royal déprime les « *éléphants* » socialistes. [*Le Temps*, 25-4-06]

Loin donc de se cantonner à certains effets stylistiques ou rhétoriques du sens des énoncés, la voix du locuteur peut être l'objet du sens linguistique des expressions. Nous l'avons relevé, au début de cette étude, en associant les formules énonciatives à la voix du locuteur en tant que tel, et y revenons désormais en ce qui concerne le sens échoïque des expressions figées. La clarification de cette inscription linguistique de la voix devra faire l'objet d'une investigation ultérieure plus approfondie (voir à ce sujet Perrin, à paraître).

À un niveau général, ce que l'on aura tenté d'embrasser dans cette étude correspond à trois grandes sortes d'effets de voix. Après avoir analysé les effets associés à la voix du locuteur en tant que tel dans l'énonciation effective, notamment les formes de fiction énonciative qui s'y rapportent, nous nous sommes intéressés à diverses formes d'échos que nous avons appelés référentiels, consistant à faire résonner les accents d'une voix étrangère à laquelle l'énonciation effective réfère. Enfin la dernière partie de cette étude a porté sur certains échos que nous avons appelés modaux, consistant à parler par la voix, plutôt qu'à propos de la voix d'un locuteur étranger. Cette dernière forme d'écho se situe quelque part à mi-chemin des précédents, dont elle combine les effets à l'intérieur du sens.

Bibliographie

- Anscombre, J.-C.
1985, « De l'énonciation au lexique : mention, citativité et délocutivité », *Langages* 80, 9-34.
- Anscombre, J.-C.
2005, « Le ON-locuteur : une entité aux multiples visages », in Bres J., Haillet P.P., Mellet S., Nølke H. et Rosier L. (éds.), *Dialogisme et polyphonie. Approches linguistiques*, Bruxelles, De Boeck-Duculot, 75-94.
- Anscombre, J.-C.
2006, « Stéréotypes, gnomie et polyphonie : La voix de son maître », in Perrin L. (éd.), *Le sens et ses voix. Dialogisme et polyphonie en langue et en discours*, Université Paul Verlaine — Metz, *Recherches linguistiques* 28, 349-378.
- Authier-Revuz, J.
1995, *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*, Paris, Larousse.
- Auchlin, A.
2003, « Compétence discursive et co-occurrence d'affects : "blends expérimentiels" ou (con)fusion d'émotions ? », in Colletta, J.-M. & Tcherkassof, A. (dir.), *Les émotions. Cognition, langage et développement*, Hayen, Mardaga, 137-152.
- Auchlin, A., Filliettaz, L., Grobet, A. & Simon, A. C.
2004, « (En)action, expérientiation du discours et prosodie », *Cahiers de linguistique française* 26, 217-249.
- Austin, J. L.
1962, *How to do things with words*, Oxford, Clarendon Press (*Quand dire c'est faire*, Paris, Seuil, 1970).
- Bakhtine, M.
(Volochnikov), 1977, *Le marxisme et la philosophie du langage*, Paris, Minuit, [1^{re} éd. 1929].
- Bakhtine, M.
1978, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, [1^{re} éd. 1934].
- Bally, Ch.
1965, *Linguistique générale et linguistique française*, Berne, Francke, [1^{re} éd. 1932].
- Banfield, A.
1982, *Unspeakable Sentences*, Londres Routledge & Kegan Paul. (*Phrases sans paroles*, Paris, Seuil, 1995).
- Benveniste, E.
1966a, « De la subjectivité dans le langage », *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 258-266.
- Benveniste, E.
1966b, « Les verbes délocutifs », *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 277-285.

- Clark, H. et Gerrig, J.
1990, « Quotations as Demonstrations », *Language*, 4 — 66, 764-805.
- Ducrot, O.
1984, « Esquisse d'une théorie polyphonique de l'énonciation », *Le dire et le dit*, Paris, Minuit, 171-233.
- Fontanier, P.
1977, *Les figures du discours*, Paris, Flammarion [1^{re} éd. 1821].
- Maingueneau, D.
1998, *Analyser les textes de communication*, Paris, Dunod.
- Maingueneau, D.
1999, « Ethos, scénographie, incorporation », in Amossy R. (éd), *Images de soi dans le discours — La construction de l'éthos*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, 75-100.
- Moirand, S.
2007, *Les discours de la presse quotidienne*, Paris, PUF, Linguistique nouvelle.
- Molinié, G.
1992, *Dictionnaire de rhétorique*, Livre de poche, Librairie Générale Française.
- Peirce, Ch. S.
1955, *Philosophical Works of Peirce*, New York, Dover Publications Inc.
- Perrin, L.
2006, « Voix et points de vue dans le discours. De l'opacité linguistique à l'opacité référentielle des expressions », *Le français moderne*, n° 1, 74^e année, 22-31.
- Perrin, L.
2007, « Énonciation, grammaticalisation et lexicalisation », *Cahiers de praxématique* 46, Montpellier 3, 81-101.
- Perrin, L.
2008, « Le sens montré n'est pas dit », dans Birkelund M., Mosegaard Hansen M.-B. & Norén C. (éds), *L'énonciation dans tous ses états. Mélanges offerts à Henning Nolke à l'occasion de ses soixante ans*, Berne, Peter Lang, 157-188.
- Perrin, L.
à paraître, « Figement, énonciation et lexicalisation citative », dans ouvrage collectif sur le figement, dirigé par Mejri S. et Anscombe J.-C., Bibliothèque de *L'information grammaticale*, Paris, Peeters.
- Rabatel, A.
1998, *La construction textuelle du point de vue*, Lausanne, Paris, Delachaux et Niestlé.